Ruwen OGIEN, La liberté d'offenser. Le sexe, l'art et la morale

Paris, Éd. La Musardine, coll. L'attrape-corps, 2007, 1 35p.

Tanguy Wuillème

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1942>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1942

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 419-422

ISBN : 978-2-86480-952-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Ruwen OGIEN, La liberté d'offenser. Le sexe, l'art et la morale », *Questions de communication* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2010, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1942> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1942>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Ruwen OGIEN, La liberté d'offenser. Le sexe, l'art et la morale

Paris, Éd. La Musardine, coll. L'attrape-corps, 2007, 1 35p.

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

Ruwen OGIEN, *La liberté d'offenser. Le sexe, l'art et la morale*. Paris, Éd. La Musardine, coll. L'attrape-corps, 2007, 1 35p.

- 1 Combien sont appréciables les auteurs qui ont de la suite dans les idées, qui traquent leur sujet avec persévérance, rigueur, aussi avec humour Ruwen Ogien lutte contre ce qu'il appelle « la panique morale » (*La panique morale*, Paris, Grasset, 2005) et épuise l'ensemble des arguments du moralisme et du paternalisme ambiant, notamment quant à la représentation de la sexualité. Son travail avait connu un premier jalon avec la parution de *Penser la pornographie* (Paris, Presses universitaires de France, 2003), mais un certain nombre de critiques - chaque fois nouvelles - l'obligent à démontrer le désir de réprimer qui s'y cache et à présenter en contrepoint les linéaments de son « éthique minimale » (*L'éthique aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2007).
- 2 Ruwen Ogien opère une distinction entre deux types d'adversaires : d'une part, il se positionne contre les moralistes qui croient dans la supériorité d'une conception substantielle du bien, qui pensent aussi que l'État doit défendre et promouvoir certaines normes, certaines valeurs et, au besoin, pour défendre cette morale positive (approuvée par le plus grand nombre), peut stigmatiser, voire criminaliser un certain nombre de conduites. On le voit en France à propos du mariage homosexuel, de la dépénalisation de l'usage des drogues douces, de la liberté de se prostituer, de certaines pratiques sexuelles, de l'euthanasie, de la valeur du travail... D'autre part, on trouve également les paternalistes qui, eux, ne cherchent pas tant à protéger les gens d'eux-mêmes au nom de la morale positive d'une société donnée mais qui font plutôt appel à des principes universels comme le respect de la « dignité » humaine ou de la « nature »

humaines. Dans les deux cas, on nie le droit de personnes adultes à décider par elles-mêmes de ce qu'elles feront de leur propre vie et on juge immoraux leurs comportements.

- 3 Dans cet ouvrage, l'auteur se concentre sur les discours ayant trait au statut moral et politique des représentations sexuelles explicites, qu'elles soient visuelles ou écrites et il repère à l'œuvre une véritable censure, un vrai désir de réprimer. Mais au nom de quoi ? Ruwen Ogien avait déjà réfuté les arguments mettant l'accent sur l'aspect criminogène de la pornographie (incitation à passer à l'acte), sur leurs aspects attentatoires à la dignité des femmes, sur leurs prétendues conséquences pathogènes (addiction, dépression), sur une atteinte prétendue au bon épanouissement de la vie sexuelle. Cette fois, il s'attarde sur deux types d'arguments jugeant immoral le « porno » : sur son obscénité, sa vulgarité présumées et sur les conditions de sa fabrication.
- 4 La pornographie doit, selon ses contempteurs, être censurée parce qu'elle serait obscène : elle choquerait, provoquerait des réactions affectives de dégoût et des comportements d'évitement. Ruwen Ogien souligne qu'il en va peut-être du contraire : au vu de son succès, elle attirerait le regard, les individus éprouveraient plutôt une ambivalence à son égard (répulsion et attraction mêlée), cela ne serait en fait quelque chose de purement abject. Il se peut que certains spectacles « *gore* » étonnent par leur inventivité ou leur outrance mais cela reste d'appréciation subjective, comme de manger des vers de terre ou des escargots. Rien d'inné dans la répulsion, tout est affaire de sensibilité. Non rétorquent les moralistes, certains spectacles porteraient atteinte à nos valeurs et à nos principes les plus sacrés. Ruwen Ogien reconnaît que l'on peut être révolté intellectuellement par certaines œuvres (moquant l'inceste, les camps d'extermination, les enfants battus...), mais cela ne signifie pas que l'on soit dans l'incapacité psychologique ou conceptuelle de voir ces œuvres comme de l'art, encore moins de les considérer comme une menace pour la santé mentale et morale de tous. Peut-être même aide-t-elle non tant à désacraliser ce qui y est représenté, qu'à désacraliser l'art en lui-même ou ceux qui se prennent trop au sérieux. Or désacralisation ne veut pas dire dévalorisation, notamment en ce qui concerne la sexualité.
- 5 Il n'existe pas de critères évidents, stables, unanimement reconnus, qui permettraient de faire le partage entre ce qui possède une valeur artistique et ce qui n'en a pas, c'est pourquoi il est difficile de comprendre le jugement fait par la justice sur les œuvres pornographiques. Laisser de prétendus experts juger de la qualité et de la moralité d'une œuvre pornographique ne manque pas de poser des problèmes au regard de la neutralité esthétique, de la reconnaissance de son statut d'œuvre. Pourquoi ne serait-ce pas de l'art ? Pourquoi ne pas respecter la liberté d'expression ? À son encontre, on invoque les valeurs du Beau mais aussi on l'accuse de provoquer des réactions lascives. Là encore, en quoi est-ce mal d'avoir pour but (supposé) unique de donner une satisfaction aux passions sensuelles ? Il se peut qu'ici la catégorie d'obscène soit une stratégie élitiste pour mieux discriminer certains goûts, certaines satisfactions au détriment d'autres jugées plus élevées pour l'être humain.
- 6 Les contempteurs de l'obscénité pornographique insistent sur les dégâts que provoquerait ce spectacle. Ruwen Ogien entend faire la différence entre un préjudice et une offense : un préjudice est grave et concret, consistant dans une atteinte à l'intégrité physique d'autrui, à ses biens matériels, ou à ses droits fondamentaux ; une offense est

une atteinte à des choses abstraites ou symboliques (heurter des convictions religieuses ou morales), provoquer des émotions négatives comme le dégoût, la gêne. Cependant, il se peut que la frontière ne soit pas si assurée lorsque l'offense est inévitable, systématique ou trop intense : en ce qui nous concerne, si on obligeait quelqu'un à assister à une représentation pornographique, ou s'il n'y avait que des spectacles de dévalorisation répétée d'un sexe par rapport à l'autre. Les représentations sexuelles explicites ne sont que des offenses, à moins d'être forcé de les regarder, mais cela tombe alors sous le coup de la loi. C'est pourquoi l'auteur dénonce l'intolérance présente dans la censure et défend la liberté d'offenser.

- 7 Tolérer signifie accepter la possibilité même de ce qui nous déplaît chez les autres, en l'occurrence leur goût et préférence sexuelles (actes et représentations), à condition qu'elles soient le fait de personnes majeures et consentantes. Or, c'est précisément sur ces deux adjectifs que portent de nouveau les critiques faites à Ruwen Ogien : Geneviève Fraisse (*Du consentement*, Paris, Éd. Le Seuil, 2007) ou Michela Marzano (*Je consens donc je suis*, Paris, Presses universitaires de France, 2006) - pour ne sélectionner qu'elles - insistent sur l'ambiguïté du consentement (à voir ou à pratiquer), en conteste la cohérence ou l'authenticité (certains agiraient sous la contrainte), puis elles en critiquent même la valeur (des choses ne se font pas, même si on y a consenti), cela permet de stigmatiser les jeux sado-masochistes, la prostitution, etc. Mais, là encore, que serait un vrai consentement ? Une décision purement rationnelle, parfaitement informée, autonome du point de vue matériel et psychologique, la question est ouverte de savoir qui peut réellement se prévaloir de conduire sa vie ainsi. Les critères d'exigence semblent impossibles à réunir, la sexualité est-elle sans contrainte aucune, ni sociale, ni biopolitique, ni physique ou émotionnelle, ni inconsciente ? Ruwen Ogien affirme les critères de son éthique minimale en vue de respecter les conduites sexuelles visées par ces critiques : conformément aux avancées du libéralisme politique, un premier point insiste sur la neutralité à l'égard des conceptions substantielles du bien (sexuel), le deuxième, central, le principe de non-nuisance, est négatif, il s'agit de ne pas causer de dommages à autrui, le dernier, positif, consiste à accorder la même valeur à la voix et aux intérêts de chacun.
- 8 Si certains contestent le consentement, ils tentent également d'alerter sur l'effet néfaste de la pornographie sur la jeunesse. Ruwen Ogien avait déjà traité ce problème dans son précédent ouvrage, ici il s'attarde sur le nouvel argument des protecteurs : le sexe ne serait plus si répugnant mais serait une merveille qu'il faudrait protéger. La sexualité doit être « bien » pratiquée pour être heureuse (point trop de masturbation, de collectionnisme, de sexe pour le sexe.), il y aurait un ordre de la nature à respecter (rejet de la sodomie, respect de l'ordre symbolique.), et il ne faut traiter autrui comme un objet, pour satisfaire son appétit (évocation de la réciprocité, croyance dans la symétrie absolue.). Ces arguments qui se veulent moraux ne le sont pas, tout au plus peuvent-ils être prudents mais ne sauraient en aucun cas constituer des normes absolues.
- 9 La tolérance doit aussi s'accompagner de la liberté d'offenser, et ceci quelle que soit la qualité esthétique de l'offense. Certes la production pornographique n'atteint pas des sommets qualitatifs, mais elle s'inscrit dans la tradition d'un *ars erotica* où l'on peut apprendre quelque chose du sexe, satisfaire sa curiosité, où même les féministes y trouvent une absence d'hypocrisie, un réalisme non négligeable. Il faut cependant

garder l'idée de fiction, même s'il y a un réalisme plus conséquent dans ce type de représentation.

- 10 Dans un second temps, la critique se concentre sur la fabrication de l'objet pornographique, la nouveauté de cet ouvrage est dans la réponse à celle-ci : les acteurs seraient surexploités, humiliés, taxés de déviants moraux car feraient cela pour l'argent, on les verrait de partout à la télévision, dans la rue, on serait en état de « viol permanent » et la consommation de ces produits enrichiraient des producteurs véreux et mafieux. D'une part, la réalité n'est pas celle-ci, il existe des contrats de travail, les individus sont consentants, le spectateur n'est pas pris par surprise et l'espace public est sans doute pollué par d'autres aspects que les libertins seraient aussi en droit de ne pas supporter dans le cadre de nos sociétés pluralistes. La censure politique, économique étant ce qu'elle est, tout cela relève de l'argumentation du pire et contribue peut-être à rendre plus attractif (goût de l'interdit, du tabou) ce type de représentation.
- 11 Le texte de Ruwen Ogien constitue bien un plaidoyer pour une acceptation moins puritaine de la représentation de la sexualité, pour une tolérance réelle des désirs et des goûts de chacun en la matière (notamment du droit des femmes et desdites minorités sexuelles), à condition de respecter les principes de son éthique minimale. Il reste cependant des questions en suspens. La première concerne la possibilité de préjudice, non physique (soit consenti, soit illégal) mais psychologique. À aucun moment, Ruwen Ogien ne cite ou ne se confronte avec des études empiriques sur les impacts possibles, sur la psyché des individus et, en l'occurrence, des esprits les moins mûrs, de ces spectacles excessifs (forte accessibilité sur le Net et sur la téléphonie mobile). Ces études existent-elles ? Pointent-elles des possibilités de malaise, de perte des limites, au vu de la misère sexuelle ambiante qui vient peupler nos prisons et hante le tourisme sexuel ou le récit désenchanté de nombreux écrivains ? Le raisonnement est identique en ce qui concerne ceux qui travaillent au sein de cette industrie : est-ce une voie souhaitable, par exemple pour nos enfants, d'y travailler ? Serait-on prêt à soutenir l'idée que les métiers du sexe sont des voies ordinaires. Il n'en va pas seulement du statut social de la pornographie, mais d'une question de morale. Il se pourrait qu'une autre définition de la morale soit ce que l'on saurait capable de soutenir face à ses enfants sans baisser les yeux (comme exemple à suivre ?), sans regretter un acte passé.
- 12 Seconde interrogation : ne sommes-nous pas encore dans la justification du geste ouvert par le marquis de Sade et du militantisme sexuel des années 70 pour qui tout est possible, que la libéralisation entraînerait la liberté. Cette voix nous dit de ne pas nous effaroucher pour si peu, n'étant que du sexe - libérateur de surcroît - vos barrières pudibondes doivent tomber. Le problème ici n'est pas moral, certes mais il réside dans le recul de la pudeur, de la courtoisie, de la séduction, de l'équivoque et de l'opacité, dans la progression d'une sorte de signalétique du porno (objets fétichistes, tatouages, piercings, maquillage, vocabulaire, ostentation du porno chic.) qui ouvre sur un nouveau conformisme (par exemple de l'excitation) et une pauvreté de l'expérience.
- 13 Il y a bien eu démocratisation de la représentation pornographique à tel point qu'elle est devenue inévitable, on est entré dans un devenir voyeur de la société. Il faut défendre la liberté pornographique, mais faire en sorte qu'elle n'ait pas le monopole des formes de la relation à la sexualité. Le paradoxe est qu'il est étonnant de conduire une lutte contre la censure au moment où celle-ci est de partout débordée par les

nouvelles technologies de communication, où ce qui était jugé obscène est devenue *on/scene*, présente sur la scène de la vision. Les plus libérés aiment bien passer pour des proscrits et défendre les orphelins millionnaires. Il est peut-être acquis que la transgression ait définitivement achevé sa longue carrière même si on essaie encore de croire qu'elle n'est pas assez visible.

- 14 C'est pourquoi il serait souhaitable d'étudier la forme et les contenus de ces objets pornographiques, notamment dans le cas français de s'inspirer des *Porn studies* (Linda Williams, ed., Durham, Duke University Press, 2004 ; voir aussi *Hard Core : Power, Pleasure and the « Frenzy of the Visible »*, Berkeley University of California Press, 1989) et de prendre au sérieux cette industrie culturelle, d'en étudier les genres, les typologies, d'en analyser les mises en scène du plaisir et du pouvoir

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

Université Nancy 2 CREM, université Paul Verlaine-Metz, TanguyWuilleme@univ-nancy2.fr